



Hommage à Philippe Lacombe, Montpellier SupAgro 20-06-18 Egizio Valceschini

Depuis 2005, date de sa création, Philippe Lacombe était très investi dans le comité d'Histoire de l'Inra et du Cirad. C'est surtout en tant que président de ce modeste comité par la taille, mais au projet intellectuel ambitieux, que je voudrais porter témoignage sur Philippe et lui rendre hommage.

Nous partageons avec Philippe Lacombe une culture économique universitaire, qui a eu son heure de gloire des années 1950 aux années 1970, mais qui est aujourd'hui frappée d'obsolescence, ou qui en tous cas est largement méconnue ou oubliée (il y a longtemps que les économistes ne citent plus François Perroux !). L'attrait pour cette culture mélange l'intérêt que nous partageons pour l'histoire de la pensée économique et l'importance que nous accordions à une « économie politique » faite d'ouverture aux sciences sociales et au droit. Assez naturellement, mon orientation scientifique vers l'économie néo institutionnaliste nord-américaine a beaucoup intéressé Philippe et été source de convergences intellectuelles solides. Qui connaît ce domaine sait que l'histoire économique y occupe une place importante, surtout si l'on pense aux travaux qui ont valu le « prix Nobel » à Douglass C. North. Sans développer ces points ici, je veux dire que le soutien que Philippe a apporté à l'ouverture de cet horizon scientifique a été reconfortant pour les quelques économistes qui, à l'Inra, ont développé leurs recherches dans cette direction.

Comme beaucoup d'entre nous, j'ai appris à connaître Philippe en participant avec lui, depuis le tout début des années 1990, à plusieurs projets de longue haleine. Plus que de

participation, il faudrait plutôt parler de partage. Le plus important pour moi a été la responsabilité de l'édition de la revue de la Sfer, *Economie rurale*, où en 1998 Philippe m'a proposé de lui succéder comme président du Comité de rédaction. La prospective « Agriculture et Territoires en 2015 » de la Datar, que Philippe a conduite avec Bertrand Hervieu de 1997 à 2000, a aussi été un long moment de réflexion collective dans un exercice qui ne nous était pas si familier et nous a donné du fil à retordre.

Venons-en au comité d'histoire. Il a été créé en 2005 par Bernard Hubert et Raphaël Larrère qui ont alors reçu l'adhésion et l'appui de Philippe. En 2011, en accord avec le « club » des anciens du comité, Philippe qui a proposé à la direction générale de l'Inra que j'en prenne la présidence. A cette occasion, il n'a pas manqué de m'indiquer que dans la liste des personnes pressenties, je n'étais pas le premier choix ! Pour m'avoir déjà joué ce jeu lors de ma nomination à *Economie rurale*, je savais que c'était là une manière de faire assez habituelle chez lui : défier et déstabiliser. Pour affirmer son pouvoir certainement, mais aussi, et je crois surtout, pour exprimer « en creux » la valeur de la tâche proposée, mettre au défi « d'être à la hauteur » ou plutôt mettre au défi de s'élever. Si l'attitude par trop professorale de Philippe pouvait être agaçante, le fait est qu'elle forçait à s'élever : réfléchir, travailler, argumenter. Ainsi pour irritante qu'elle fut, cette attitude de défi me donna plus d'ambition encore pour le projet à porter. Plus que la confiance, c'est l'estime qui compte. Je dois dire qu'à partir de ce moment, son soutien ne s'est jamais démenti, ne se laissant jamais aller à décourager telle ou telle initiative, même quand il était très dubitatif. C'était une personne encourageante et, quand cela m'a été nécessaire, réconfortante. Son apport intellectuel, vivement critique parfois, et son soutien institutionnel, m'ont été particulièrement précieux pour mener à bien la rénovation d'*Archorales* et, surtout, la rédaction de l'ouvrage « *L'histoire de l'Inra, entre science et politique* ». Il a longtemps douté de la réussite sinon de l'achèvement de cet ouvrage, mais il ne nous a jamais lâchés. Je crois qu'il n'était pas simple pour lui de voir d'autres, fussent-ils ses amis, écrire sur une histoire qui a été en partie la sienne et qu'il a de toute façon bien connue. Quoi qu'il en soit, il n'a jamais mégoté son apport intellectuel, même quand l'exercice est devenu difficile dans les dernières semaines de l'ouvrage qui, dans un étrange parallèle, ont été aussi les dernières de sa vie. Quel regret qu'il n'ait pas pu voir l'ouvrage imprimé !

Philippe pensait que le comité d'histoire était une « petite chose » mais importante pour l'Inra et, plus largement, pour la recherche agronomique et les politiques publiques. Quand j'ai proposé aux membres du comité d'utiliser leurs connaissances et leurs expériences de l'Inra pour endosser les habits de l'historien afin de rédiger eux-mêmes des articles que nous soumettrions à des revues d'histoire, il a été immédiatement intéressé. Ainsi, il a ainsi publié deux articles dans deux numéros de la revue du CNRS *Histoire de la recherche contemporaine*. Le premier, « La recherche agronomique et la révolution agricole de la seconde moitié du XX^e siècle : l'exemple de la prairie »¹, écrit avec Claude Béranger, lui avait donné envie de s'attaquer à son sujet de prédilection : la politique agricole. En Pierre-Benoît Joly, il a trouvé le complice intellectuel idéal pour articuler ses idées en la matière sur une « armature » socio-historique qui lui convenait très bien. Il était très heureux, et je crois assez fier, d'être arrivé au bout d'un article difficile, « Sciences sociales et politiques agricoles. Une analyse socio-historique des rapports savoir/pouvoir »², qui dans une version

1 *Histoire de la recherche contemporaine*, 2014, [Tome III - N°2](#), 167-179.

2 *Histoire de la recherche contemporaine*, 2017, [Tome VI - N°2](#), 163-179.

préliminaire avait de sévères critiques lors d'un séminaire mixte, comité d'histoire Inra-Cirad et comité d'édition de la revue. Il s'était beaucoup investi dans la recherche et le traitement de documents, étayant ainsi ses idées comme le font les historiens professionnels. Il attendait avec impatience la publication de la revue, malheureusement ici aussi elle est arrivée juste un moment trop tard.

L'édition de ce texte, disais-je, a été difficile. A cause de l'ampleur du travail documentaire mais surtout du fait de la largeur de la problématique qu'il voulait embrasser, le papier initial comptait près de soixante-dix pages ! Bref, j'ai eu à le tailler pour qu'il n'en reste qu'une vingtaine de pages que la revue était prête à publier. Autant vous dire que Philippe ne l'a pas vu du tout d'un bon œil, et tout en me remerciant de ce travail bien délicat, ou plutôt indélicat à ses yeux, il fulminait à mes propositions de coupes. Au passage je savourais là, et il le comprenait bien, une petite revanche à inverser les rôles ; en général, c'est plutôt lui qui faisait la leçon ! Il n'empêche qu'il s'est plié à la discipline éditoriale et, l'affaire bouclée, nous en avons bien plaisanté tous les deux.

Cette expérience m'a par ailleurs éclairé un peu mieux sur le rapport que Philippe entretenait à l'histoire. Autant la profondeur historique des phénomènes sociaux et économiques l'intéressait, et lui semblait d'une importance cruciale pour leur compréhension, autant désigner nommément les individus acteurs de l'histoire considérée lui posait problème ; il n'aimait pas désigner un tel ou un tel, non qu'il leur niait leur rôle d'acteur mais il rechignait à les charger d'une responsabilité qui pouvait les mettre en cause et les faire juger à titre personnel. Pour lui les protagonistes de l'histoire restaient des personnes, là où l'historien considère les personnages. De ce point de vue, je crois qu'il appréciait bien plus la sociologie, notamment la sociologie des sciences, qui met en avant les objets et pose les acteurs dans des actions et des postures stylisées.

Toutes ces expériences, échanges, discussions avec Philippe, me font apparaître chez lui des traits de personnalité et de comportement que j'ai beaucoup aimés. Les échanges, aussi vifs qu'ils aient pu être, étaient toujours animés par la curiosité, le désir d'augmenter le savoir et d'approfondir la réflexion. Sans s'empêcher la critique parfois acide, voire quelques sévères coups de griffes, il respectait profondément la liberté de penser et l'intégrité intellectuelle de ses interlocuteurs ; critique envers les idées, mais bienveillant envers ceux qui font l'effort de les travailler et de les porter. Cela a toujours été un étonnement pour moi de voir combien Philippe ne « fonctionnait » ni au jugement de valeur, ni à la rancœur ou à la rancune, mais à ce que j'appelle le « crédit d'estime ». Peut-être est-ce grâce à cela qu'il a été je crois heureux dans des institutions qui, tout en le reconnaissant et en lui donnant des responsabilités, ne l'ont jamais ménagé. S'intéresser à la pluriactivité en pleine modernisation agricole productiviste, porter la culture de l'économie politique au moment historique de l'économie quantitative triomphante voire arrogante, soutenir les sciences sociales dans leurs diversités disciplinaires et paradigmatiques dans un milieu où les « sciences dures » font référence ; il y avait de quoi prendre des coups, de nourrir des ressentiments ou des frustrations. Philippe ne s'est jamais laissé dominer, en tous cas je ne l'ai jamais vu, par ces sentiments, leur préférant l'attention et la générosité. Et c'est en cela aussi qu'il m'a permis de m'élever. Merci Philippe.